

# LE COULRIER

L' ESSENTIEL, AUTREMENT.

• SAMEDI 25 SEPTEMBRE 1999

## Entre le pays qui est mort et celui où l'on arrive à l'aube...

**PREMIER ROMAN** • Autobiographie de personne d'Esther Orner n'affiche ni lieux, ni noms, ni dates. Dérangeant, mais nécessaire.

C'est un texte entièrement construit autour d'un mot mis en abîme, Shoah. On ne l'entend jamais, et tous les autres sont anonymes: ni lieux, ni dates, ni noms, ni personnes. D'où le titre de ce premier roman d'Esther Orner, *Autobiographie de personne*. Écrit dans un français âpre par la fille de juifs polonais, chiche en virgule, calleux pourrait-on dire, mais riche de métaphores, il rapporte des bribes d'une vie d'exil passée en allers et retours entre le «pays mort» et celui «où l'on arrive à l'aube».

Le pays mort est la première terre d'accueil de la narratrice. Et c'est ici que s'est produit le désastre, que «la forêt a brûlé», dit-on lorsqu'il s'agit d'en évoquer la mémoire. Quant à celui où l'on arrive à l'aube, il s'impose parce que la narratrice y a une fille, que toutes les deux vont naviguer - dans la réalité ou dans la mémoire - entre ces deux terres. Parce que le texte esquisse leurs rapports complexes, attachants autant que conflictuels. Comme pour dire qu'avoir un enfant dans un tel contexte est aussi un exil.

Et puis, dans un lieu que l'on devine mouroir, cossu peut-être, la narratrice vit son dernier exil. Exil de l'écriture, aussi. D'abord, les phrases amères qui ont tracé de multiples frontières entre mère et fille deviennent tendres-assassines: «Sur sa chaise roulante, la femme sans dentier. Elle reste là toute l'après-midi, la bouche bée. Son mari est mort. Il n'y a pas longtemps. Au moins maintenant, elle n'a plus peur qu'on le lui prenne.» Ou la dame grosse, riche et toute rouge qui ne bronzerait pas, face au soleil.

Puis, une fois dépeinte en relief la banalité de la vieillesse, la mémoire peut se retirer, forcée par ces mains qui se mettent à trem-

bler et pourraient «trahir». Il faut alors raconter des histoires. Mais est-ce vraiment l'exil de la mémoire? Invente-t-on ces histoires, ces brefs récits conclusifs qui habillent de couleurs différents un même point de départ? «On ne sait plus qui ressemble à qui. L'histoire à la réalité. Ou alors la réalité à l'histoire», constate la narratrice en évoquant «ce vieux tout courbé» qui «s'arrête subitement, se retourne et recommence»: si un comédien l'imitait, on dirait qu'il en fait trop.

### AU-DELÀ DU TÉMOIGNAGE

Exaspérant, forcément sinistre, à jeter un jour pour mieux s'y frotter le lendemain, *Autobiographie de personne* ne laisse pas indemne. Il dit une nécessité.

Le devoir de mémoire? La réponse est sans détour: «Je lis partout, c'est-à-dire dans les magazines, qu'il faut en parler, que ça sorte. Qui dit ça, ceux qui ont été «là-bas»? Non, ceux qui en font un métier. J'exagère. Je sais. N'empêche qu'ils font de l'argent sur nos malheurs. Bien sûr certains qui sont revenus de «là-bas» ont écrit. Pas tout. Car qui peut le dire? La pointe de l'iceberg, comme on dit. A peine. (...) On témoigne, c'est important. Mais qu'on arrête de dire qu'il faut en parler. Que parle celui qui veut. Qui peut. C'est vrai qu'on témoigne en disant.»

Alors? Nécessité de raconter une vie possible derrière la mémoire blessée. Et nécessité de l'écrire, pour prouver que les mots ont un autre pouvoir que la force de propagande - ce vide de la mémoire de ceux qui ont fait de la première terre d'exil un «pays mort».

JACQUES NICOLA

Esther Orner, *Autobiographie de personne*, éd. Métropolis, 1999.